

Avant-propos

L'état civil vous a doté de deux prénoms pour le prix d'un. Vous vous appelez, en effet, Boris Paul Vian. Vous portez en bandoulière le prénom de votre père et l'admiration de votre mère pour un certain Boris Godounov. Très vite, vous vous êtes surnommé autrement : Bison Ravi ou Bisonsduravi pour les intimes, Hugo Hachebuisson, Andy Blackshick, Xavier Clarke, Michel Delaroché, Otto Link, Josèfe Pignerole, S. Culape, Gédéon Molle pour les passionnés de jazz, Vernon Sullivan pour les amateurs de polars, Zéphirin Hanvélo, Onuphre Hirondelle, Agénor Bouillon en duo avec Henri Salvador, Joëlle du Beausset ou Amélie de Lambineuse pour transgresser les genres, Gérard Dunoyer, Lydio Sincrazi, Boriso Viana, Fanaton, Eugène Minoux pour présenter des 45-tours de votre choix, Jules Dupont pour signer votre Traité de civisme, Gédéon Mauve en hommage au savant Cosinus et même Aimé Damour pour le *Manifeste du Cocu* (Comité d'organisation des consommateurs et usagers) que vous avez rédigé en 1943.

Vous êtes né un 10 mars 1920, sous le signe du poisson volant, à Ville-d'Avray, banlieue chic du sud-ouest de Paris, connue pour ses promenades dominicales et ses vestiges endormis. Très tôt, vous avez pris goût au canular, aux gags à rebondissements, aux intitulés à tiroirs et aux pastiches que vous réalisez jusqu'au parfait trompe-l'œil. On vous croit d'origine arménienne et l'on vous prête un « air slave » que vous tournez aussitôt en dérision,

puisque votre famille est d'origine italo-provençale. Vous êtes ingénieur de formation, musicien par inclination, équarisseur en chef de la langue française que vous servez en poèmes, en chansons, en nouvelles, en romans et même en contes pour adultes consentants. Mélomane averti, vous avez, paraît-il, l'oreille absolue et vous vous mettez vite au diapason d'autrui. On vous prête des talents de disc-jockey, un goût certain pour les cocktails détonants, une capacité presque anglo-saxonne à prêcher le faux pour savoir le vrai, un sens inné du sucré-salé que vous distillez à volonté, y compris dans l'épilogue de votre vie.

À vos temps perdus, vous vous inventez par plaisir quelques rôles de composition : joueur d'échecs à Ville-d'Avray, peintre futuriste rue du Faubourg-Poissonnière, sculpteur sur bois à la cité Véron, apprenti garagiste à Colombes, trompettiste au Tabou, auteur-compositeur et interprète au Théâtre des Trois Baudets. Objecteur de conscience à la ville comme à la scène, vos dons d'ubiquité vous font prendre la clé de sol pour la clé des songes. Amateur de bouts rimés, de calembours, de devinettes et d'analogies sélectives, vous vous définissez comme un fils spirituel d'Alfred Jarry, de Marcel Aymé, de William Faulkner et de Franz Kafka. Il est vrai que vous cultivez la dérision depuis le plus jeune âge et que vous passez sans ambages d'une dimension à l'autre.

On vous reproche vos lectures au sixième degré et vos formulations à teneur survitaminée. Les plaisanteries les plus courtes étant toujours les meilleures, vous cultivez à dessein l'art du bref. Nouvelliste et parolier, vous calibrez vos textes au millimètre près, vous répondez, en quelques mots bien ciblés, à la demande de vos commanditaires et vous déjouez l'opinion publique par une pirouette de dernière minute. Traducteur de Raymond Chandler, Richard Wright, Kenneth Fearing, Peter Cheney, Nelson Algren, James M. Cain, A. E. Van Vogt et August Strindberg, vous avez été l'un des premiers à importer en France la science-fiction, le jazz, le roman noir et le slam. Vous avez toujours

une coudée d'avance sur vos détracteurs, mais vous vous gardez bien d'en tirer un quelconque avantage. Quoi que vous fassiez, en effet, le scandale vous suit à la trace. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Anne-Marie Casanova vous a qualifié de « beau risque vivant¹ » et si la confusion entre réalité et fiction a tendance à vous jouer des tours. Accusé de crime par procuration en raison de Lee Anderson, le rebelle de *J'irai cracher sur vos tombes*, vous essayez les plâtres d'une critique préformatée. Ennemi juré du stéréotype, vous faites parfois office d'amuseur public et suscitez, à ce titre, le bonheur des échetiers qui vous prêtent différentes projections sur la comète...

Né et enterré un jour de grève, vous incarnez à merveille l'image du déserteur, du chic type qui a mal tourné, du bon copain que l'on cherche à tirer d'affaire. À Landemer, on se souvient encore de votre penchant pour les farces et attrapes et de vos notes improvisées à la tombée de la nuit. À Centrale et à l'Afnor, on commente votre allergie aux règlements en cours. Et à l'INPI, on n'a pas oublié votre dépôt de brevet d'invention pour une roue élastique à géométrie variable...

À trop fréquenter Saint-Germain-des-Prés, on a fini par vous confondre avec votre légende, ce qui n'est pas pour vous déplaire car vous avez aussi prévu de vous protéger des regards indiscrets par une doublure qui vous dispense de toute explication. Vous souriez d'avance à tout ce que l'on dira de vous, à tout ce que j'écris pour faire un premier pas vers vous. Vous souriez d'un sourire énigmatique, existentiel, un peu insaisissable, un sourire mythologique qui vous classe immédiatement du côté du Sphinx et de la Joconde. Mona Lisa n'est pas étrangère à votre univers. Vous lui avez donné carte blanche dans l'une de vos pièces et vos antécédents d'ingénieur n'auraient pas déplu à son père créateur. De même Cocteau, votre vieil ami, vous aurait volontiers entraîné du côté d'Orphée, dans

1. Cité par Nadine de Rothschild, *Les Hommes de ma vie*, Albin Michel, 2007.

l'antichambre des enfants et des parents terribles, dans les dédales de quelque machine infernale que vous auriez aménagée tout à loisir...

Vous enchaînez « à vitesse grand V » les records d'audience, vous surprenez, intriguez, séduisez sans lever le masque. Vous cumulez les conquêtes et déstabilisez sans le vouloir bon nombre de vos adversaires. Amateur de contre-jour, vous affichez un calme souverain face à votre devenir posthume. Vous dites avoir écrit des histoires que personne n'a songé à écrire. Vous fuyez le « grelot funèbre des prophètes¹ », les musiciens à théories, les romanciers à thèses, les pisse-froid et les pisse-copie, les disques de Mozart, le Littré parce qu'il a « codifié les tristes manies des grands littérateurs² », l'opéra parce qu'il n'y a rien de plus convenu. Vous n'opposez pas la technique à l'inspiration, la diagonale à la ligne droite, la poésie à la chansonnette, le savoir au génie. Mine de rien, vous donnez l'estocade à bon nombre de faux-semblants, en livrant le plus naturellement du monde la guerre non pas au conformisme, mais aux confusions qui en résultent.

Contrairement à la plupart de vos codisciples, vous n'avez jamais eu de bureau d'écrivain. Vous avez même tardé à obtenir une plaque commémorative et vous avez refusé tout signe distinctif sur votre tombe. Lorsque vous écrivez, vous choisissez le meilleur angle d'attaque, de préférence à l'oblique, comme pour nous annoncer votre départ anticipé. Dès lors, plus rien ne vous arrête. Vous fixez votre encrier d'un air entendu et négligez du même coup toute tentative de repentir. Inséparable de votre pick-up portatif, de vos disques vinyles et de vos partitions préférées, vous écoutez du jazz à toute heure du jour et de la nuit, vous swinguez sur la langue française que vous agrémentez de trouvailles à point nommé. Vous prenez l'inspiration par la peau du cou dès qu'elle frappe à votre porte

1. *Boris Vian en verve. Mots, propos, aphorismes*, présentation et choix de Noël Arnaud, Horay, 2002.

2. *Ibid.*

et vous négligez avec tact toutes les théories sur le pourquoi et le comment de votre métier.

Très tôt, vous avez eu la mort aux trousses, une « dyspnée d'effort » vous diront les médecins, un venin à retardement comme l'atteste l'inquiétant nénuphar de L'Écume des jours. Post mortem, le Collège de 'pataphysique honore votre mémoire, François Caradec vous dote d'une petite bibliographie portative, Ursula Vian-Kübler et Monsieur d'Dée créent une fondation qui porte votre nom, Alain Robbe-Grillet, Jean-Jacques Pauvert et Christian Bourgois vous hissent sur les fonts baptismaux de la reconnaissance éditoriale, Serge Gainsbourg vous place en tête de son panthéon personnel, les humoristes vous pillent, la psychanalyse s'empare de votre inconscient, la Sorbonne vous consacre un colloque, la Pléiade vous guette, les rappeurs récupèrent vos marges de manœuvre et, plus récemment encore, Chloé Delaume vous emprunte son pseudonyme et le titre de l'un de ses livres¹.

Les années passent si vite qu'on en oublie presque le demi-siècle qui nous sépare de votre mort. Le 23 juin 1959, rue Marbeuf, vous avez définitivement plié bagages, à trente-neuf ans et des poussières, comme vous l'aviez annoncé à maintes reprises, dans l'anonymat d'une salle obscure, avant d'avoir vu votre nom au générique de la postérité... Quelle fut votre dernière pensée? Et à quel moment, comme le disait Queneau, êtes-vous devenu Boris Vian? Libre à vous de dissiper ce malentendu qui semble s'être glissé entre vous et cet autre qui vous ressemble comme un frère : le lecteur.

Libre à vous de nous en dire davantage sur cette fiction qu'on appelle aussi une vie d'écrivain.

1. Chloé Delaume, *Les juïns ont tous la même peau. Rapport sur Boris Vian*, La Chasse au Snark, 2005.

1

LA DIAGONALE DU RÊVE

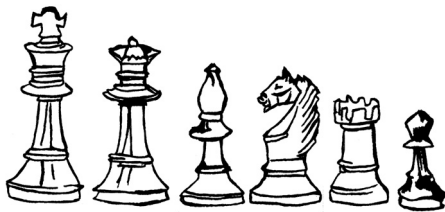
Printemps 1932. Au premier plan, deux profils de joueurs, deux regards d'enfants, l'un bleu et rêveur, l'autre brun et rieur. À mi-distance, quelques pions égarés dans l'herbe, les reflets du ciel gris sur le damier du jour. Entre Boris Vian et Yehudi Menuhin, pas ou peu de fausses notes. L'un et l'autre connaissent déjà par cœur cette marelle bicolore. L'un et l'autre se savent observés, piégés à leur insu par le temps qui s'enfuit. Familiers du hors-piste, ils aiment ces parties d'échecs qui les situent déjà dans le camp des adultes. Ils aiment se surprendre, s'inventer des marges de manœuvre, progresser sur ce minuscule périmètre d'évasion. À Yehudi, le parcours sans faute de l'interprète roi. À Boris, la diagonale du fou, les ouvertures décisives et les attaques à découvert. Une disposition d'esprit qui les situe d'emblée sur deux registres différents : la lecture d'une partition déjà existante pour l'un, la création d'un univers sans précédent pour l'autre. Aux échecs, il n'y a ni vainqueur ni vaincu, mais une suite d'initiatives qui mobilisent toutes les forces en présence. Il y a ce diagramme qui confirme ou infirme les stratégies en vue, cette réalité donnée face à laquelle Boris éprouve ce qu'ont éprouvé bon nombre de joueurs. Du possible au probable, du réel au virtuel, tout est envisageable, pour peu que l'on soit disposé à réfléchir autrement.

— Échec et mat ! s'entend-il dire en souriant.

— Une autre partie ? suggère aussitôt son adversaire.

Mais c'est en compagnie de son père que Boris a appris à être bon joueur, à ne pas s'attarder sur les aléas du sort et à orchestrer sa vie en disciplines complémentaires. Une case pour chaque rêve. Un temps pour chaque geste. En sa présence, Boris s'habitue à ne pas peser sur son entourage, à ne pas s'épancher sur lui-même, à vivre l'une après l'autre les heures qui se présentent. La vie a ses gagnants, ses perdants et ses outsiders. Un tiercé, au demeurant variable, dont père et fils se jouent à tour de rôle. Tous deux semblent, en effet, étrangers au mot même d'« ennui ». Tous deux éprouvent une joie certaine à bifurquer ailleurs, à s'inventer d'autres raisons de vivre.

Fils d'un riche ferronnier d'art, Paul Vian est ce que l'on appelle un « héritier », un personnage bien né dans une société encore très compartimentée. Amateur de belles voitures, lecteur de romans anglais, cinéphile à ses heures, Paul Vian n'est pas homme à imposer une voie par avance tracée à ses quatre enfants, Lélio, Boris, Alain et Ninon. À la moindre occasion, il multiplie les sorties en ville, les escapades dans ce cinéma de quartier qu'il a déniché du côté de Sèvres. Sur ce grand échiquier, plusieurs vies coexistent en une seule. Où s'arrête la réalité ? Où commence la fiction ? Après tout, peu importe puisqu'on peut se distraire en toutes circonstances, puisque l'imaginaire – c'est l'un des principes de Paul Vian – est une seconde nature.



Né quelques années auparavant, le 10 mars 1920, dans un hôtel particulier de Ville-d'Avray, Boris Vian est le fils cadet. Après la naissance, en 1918, 1921 et 1925, de ses

frères et sœurs Lelio, Alain et Ninon, son cercle familial s'est considérablement agrandi. Installés d'abord à Versailles, ses parents hébergent sa tante maternelle Alice Ravenez et son cousin, orphelin de guerre, avant d'aménager à Ville-d'Avray, au numéro 33 de la rue Pradier. À la villa des Fauvettes – tel est le nom de cette nouvelle villégiature –, le divertissement est roi. La mère, Yvonne, joue de la harpe tandis que le père, Paul, cultive l'art d'être rentier. En musique de fond : les partitions d'Erik Satie, Maurice Ravel, Manuel de Falla, Schubert, Chopin ou Claude Debussy. Après les cours d'ornithologie, les parties de cartes, les charades et les rébus à résoudre, on trouve encore le temps de goûter aux pâtisseries maison de tante Alice ou de jouer au football avec le jardinier Pippo Barrizones. On se divertit. On se distrait du moindre temps mort avec des jeux inventés pour la circonstance, et l'on s'extasie de la récente acquisition paternelle : une Torpedo multiplace destinée aux migrations estivales sur les routes de Normandie...

La généalogie de Boris Vian se situe près de l'hôtel Salé, aujourd'hui Musée Picasso, dans les hôtels particuliers de la rue de Thorigny où son grand-père Henri Vian, fabricant de bronzes et de ferronneries d'art, assure la fortune de ses descendants. Elle s'enracine dans les Alpes-Maritimes où naît en 1832 le patriarche de la famille, Séraphin Vian, puis en Italie du Nord d'où viendrait l'étymologie de son patronyme (*Via*, qui signifierait « voie »). Elle se résume en deux branches distinctes : une ascendance latine du côté paternel, une origine anglo-alsacienne du côté maternel. Petit-fils d'un administrateur des pétroles de Bakou (Louis-Paul Woldemar Ravenez), d'une Anglaise exilée à Paris (Jeanne Elisabeth Marshall), de l'héritière des papeteries Brousse-Navare (Jeanne Brousse) et d'un ferronnier d'art (Henri Vian), Boris Vian bénéficie d'emblée d'un cocktail génétique des plus diversifié. Parmi ses ancêtres, on observe une nette tendance à mourir jeune et à faire faux bond aux registres de l'état civil, on voit foule de petits métiers, d'artisans et

de journaliers qui se louent à la tâche. Une précarité dont n'a pas eu à souffrir son rentier de père, qui déclare parfois avec fanfaronnade : « Mes enfants, attention ! Votre père signe un chèque¹ ! »

La villa des Fauvettes : un « Trianon de banlieue² », selon Alain Vian, un espace hors du temps pour enfants de tous âges. Orphelins de père et de mère, Yvonne et Paul Vian ont fait le deuil d'un passé pas évident à vivre. Pour Yvonne Ravenez, c'est la tragédie d'un frère qui met fin à ses jours un soir d'anniversaire. Pour Paul Vian, c'est l'internement d'une mère dont on ne parle guère. C'est aussi la disparition d'un frère, enterré vivant sous un éclat d'obus en 1918, suivie, peu après, du suicide de sa jeune épouse. Pour conjurer le sort, Paul Vian accueille sous son toit son neveu, désormais orphelin, et sa belle-sœur, Alice Ravenez.

À la villa des Fauvettes, on croit pouvoir arrêter le temps et l'on affiche un état d'esprit résolument festif... À l'idée de devoir, Paul Vian préfère la perspective d'un bonheur librement partagé. Il apprend à ses enfants à disposer de leur temps, à transformer chaque journée en d'éternelles vacances, à poursuivre leurs occupations sans se départir de leur bonne humeur. À toute heure, on exprime sa joie de vivre autour d'une bonne table ou d'un pique-nique improvisé. On se retrouve à l'entrée du parc de Saint-Cloud ou près des bassins du château de Versailles. On pêche dans les étangs avoisinants. On flâne çà et là et l'on prolonge autant que possible les émerveillements du jour.

Pour plus de commodité, Paul Vian réunit, sur place, tous les ingrédients du savoir : une bibliothèque libre d'accès, des cours particuliers à domicile, de la musique à volonté. À cinq ans, Boris sait lire, écrire et compter. Trois ans plus tard, il dispose d'un excellent bagage en

1. Alain Vian, propos recueillis par Christophe Bourdoiseau, *92 Express*, n° 52, juin 1994, p. 102-107.

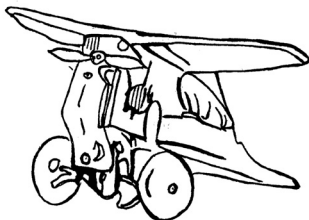
2. *Ibid.*

littérature. Racine, Corneille, Molière pour le théâtre. Kipling, Daniel Defoe, Stevenson, Mark Twain pour les récits d'aventure. Maupassant, Flaubert, pour les classiques. Charles Perrault, Hans Christian Andersen et les frères Grimm, la comtesse de Ségur, Lewis Carroll pour voyager vers d'autres dimensions... En langues étrangères, il bénéficie des visites toujours très instructives de Louis Labat, un angliciste ami de la famille, de Ralph Lapointe et de Félix Bertaux, deux germanistes familiers des Fauvettes. Il s'initie en outre à quelques séances de travaux manuels dans la salle de jeux que son père vient de construire au fond du jardin. Éternel enfant, infatigable bricoleur, Paul Vian est toujours heureux de transmettre à ses trois fils, et en particulier à Boris, le peu qu'on lui a appris, le peu qu'il sait du métier de ses aïeux, ferronniers d'art et fabricants de bronze. Les heures passent ainsi à manier le tournevis, l'équerre ou le marteau, à raboter du bois ou à réaménager une surface avec quelques étagères de fortune. Cette leçon de choses devient vite pour Boris une leçon de vie, une invitation à donner sens au moindre de ses gestes. La liberté, semble lui dire son père, s'acquiert d'abord au sein de son espace, en faisant preuve, à chaque moment, d'ingéniosité et d'audace...

La villa des Fauvettes et Le Lys rouge : deux étapes sentimentales en périphérie du parc de Saint-Cloud, deux maisons jumelles, situées aux n^{os} 31 et 33 de la rue Pradier, deux familles – les Vian et les Rostand – nouvellement installées à Ville-d'Avray. Le Lys rouge, dont les dépendances ont servi d'atelier à Édouard Detaille, a été transformé en laboratoire par Jean Rostand. Rue Pradier, on parle volontiers des origines communes de ces deux villas jumelles, construites en 1862 par la duchesse de Riario Sforza et revendues séparément à la célèbre courtisane Émilie Valtresse de la Bigne, qui fera du Lys rouge un rendez-vous mondain, et au docteur Fauvel, qui logera à la villa des Fauvettes jusqu'en 1921. Entre la sente du nord et la rue Pradier, on peut voir les enfants Vian jouer à cache-cache entre les massifs de fleurs. On peut aussi apercevoir Jean

Rostand, le célèbre savant, s'autoriser quelque promenade avant le déjeuner. Figure bien connue de Ville-d'Avray, on le croise parfois près de la gare, où il achète ses cigarettes et discute des rencontres qui se succèdent au Cabassud, un restaurant réputé pour ses établissements de bains, ses jardins bordés de bosquets et sa vue imprenable sur les étangs de Corot.

Moustaches tombantes, silhouette légèrement voûtée et yeux malicieux, Jean Rostand diffère en tout point de Paul Vian. Ce dernier, en effet, est un sportif accompli, toujours en quête de nouvelles sensations, toujours prêt à en découdre avec la vie en plein air. Mordu de vitesse et de naturisme, il assiste souvent aux courses automobiles en direction de Trouville ou de Saint-Malo et fréquente les coulisses du Touring Club de France. En cours de route, il lui arrive de s'informer des derniers modèles exposés au Salon de l'auto ou de faire étape à l'aérodrome de Villacoublay accessible aux monoplans, biplans, triplans, même aux avions en construction. De retour à Ville-d'Avray, il commente avec brio ce qu'il a vu ou entendu. Il sourit de voir Boris si friand de détails, si gourmand d'épopées mécaniques, si proche et si différent de ce qu'on croit savoir de lui...



De nature moins aventureuse, la mère de Boris a une passion pour la musique de chambre, les accompagnements au piano, au violon ou à la harpe, les concerts en famille, les dimanches ou les jours de fête. Prévoyante pour deux, elle anticipe le moindre courant d'air, le moindre incident de parcours, au risque d'empiéter sur

la liberté de ses proches. Sur certains clichés de l'époque, on la voit telle qu'elle n'a jamais cessé d'être, possessive et inquiète dans ses gestes, couvant du regard sa progéniture qu'elle entoure de ses bras. Secondée par sa sœur Alice, la mère Pouche – ainsi surnommée en raison d'une chatte du même nom – est toujours là où il faut et quand il faut, vérifiant et surveillant chaque détail de son programme parfaitement rodé. Lorsqu'elle n'est pas en cuisine, la mère Pouche redevient Yvonne Ravenez, la jeune mélomane qui ne rêvait jadis que de festivités et de concerts. Au début de son mariage, en 1917, on la découvre de profil, l'œil rêveur, les traits gommés par la luminosité d'une fenêtre, la bouche entrouverte comme dans l'attente d'une visite. Si certains voient en elle la jeune mélomane discutant d'avant-garde musicale, d'autres ne la connaissent que dans son rôle d'épouse, le regard triste et le corps alourdi par la maternité, soucieuse jusqu'à l'obsession du bien-être de sa maisonnée, au point de perdre ses distances avec la réalité, d'une anxiété malade, incarnant déjà sans le savoir la mère castratrice de *L'Arrache-cœur*¹...

Mère de famille à temps complet, harpiste à temps perdu, Yvonne Vian aime se distraire en musique et parler des compositeurs auxquels elle a emprunté les

1. Le dernier roman de Boris Vian est paru en 1953. Premier volet d'une trilogie qui n'a jamais vu le jour (*Les Fillettes de la reine*), cette fiction est riche en références psychanalytiques. On y rencontre un certain Jacquemort, psychiatre, qui débarque chez un couple, Angel et Clémentine, jusqu'alors sans histoires... La naissance de triplés (Noël, Joël et Citroën) met en péril ce ménage qui ne tarde pas à se séparer en raison de la frigidité de Clémentine. Cette dernière, qui évoque la figure de la mère Pouche, finit par se priver de tout, y compris de nourriture, pour se consacrer à sa progéniture. Jacquemort, qui rêvait de lire dans les pensées de ses patients, ne pouvait trouver meilleur sujet d'étude. Il finit d'ailleurs par observer les moindres faits et gestes de ce village où les personnes âgées se vendent aux enchères...